

Pierre Hanot

Aux vagabonds l'immensité

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-618-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Martine,
Où qu'elle soit.

Avertissement au lecteur

Ce roman s'inspire des événements survenus à Metz en juillet 1961 et que d'aucuns ont appelés « La nuit des paras ».

Loin de me prendre pour un quelconque historien, j'ai respecté autant que possible la chronologie et l'imbrication de faits s'étant soldés par un nombre de victimes dont le chiffre exact est encore sujet à caution.

Aussi, lorsque je me perdais sans lumière, il m'a fallu éclairer l'obscurité à la faveur de l'imaginaire, me laissant guider par la saveur amère des mots sans jamais chercher à la domestiquer.

Les protagonistes de ce drame ont pour la plupart existé, d'autres ont été partiellement

AUX VAGABONDS L'IMMENSITÉ

ou totalement inventés par mes soins et si j'ai pu y goûter quelque liberté, c'était pour briser le miroir d'une réalité monolithe.

Reste l'écho venant ricocher contre le mur des ostracismes, preuve que l'Histoire peut bégayer.

Dimanche 2 juillet 1961

Le médaillon

L'étroite vitrine du caboulot se refuse à laisser entrer l'été et pour que ses clients puissent jouir d'un soleil de juillet trop rare, le bistrotier a installé à l'extérieur trois tables rondes en ferraille empiétant sur la ruelle.

Hocine et quelques coreligionnaires s'y sont regroupés devant un café serré et à voix basse, les conversations vont bon train. Quand Hocine prend à son tour la parole, les autres l'écoutent sans l'interrompre : ici, il fait autorité, il est respecté, ou craint, par beaucoup, à raison.

Au premier abord pourtant, on le jugerait peu charpenté mais l'apparence est trompeuse,

son corps longiligne est fait de muscles fermes et sans gras. Point de surcharge pondérale, il ne peut en être autrement tant le feu de la haine le brûle au quotidien, le délestant de toute pensée superflue, le nourrissant d'une seule résilience, venger la mort de Medhi, son père.

S'il s'égarait par malheur un instant dans sa quête, le contact du médaillon qu'il porte autour de son cou saurait le remettre dans le droit chemin. Il y conserve précieusement en relique la photo de son géniteur assassiné par la France en représailles des insurrections algériennes du 20 août 1955 dans le Constantinois : des milices armées, les paras et les légionnaires ont raflé plus d'un millier d'hommes, pour certains encore des gamins, et ils les ont parqués au stade municipal de Philippeville avant de les massacrer à la mitrailleuse.

Par miracle, Hocine a échappé au carnage et émigré depuis dans l'Hexagone, à l'anonymat

impuni des tueurs de son père, il répond par son engagement clandestin au sein du FLN.

– Mais comment choisir entre ton mouvement et le MNA ? le questionne prudemment l'un de ses interlocuteurs, un barbu voûté.

– Le MNA ? Un ramassis de démagogues à la botte des colonialistes, sentencie Hocine. Malgré tout son baratin, Messali, leur leader historique, a décidé d'exclure l'option militaire. Débile de croire qu'on puisse obtenir quoi que ce soit en négociant avec les Français, seule l'action violente est payante ! Aucune mansuétude envers l'ennemi et leurs collabos, la haine appelle la haine, *Inch'Allah*.

Docilement, le barbu hoche la tête en signe d'approbation. Émettre la moindre des réserves n'est pas inscrit au programme. Ni souhaitable.

La paix

Ce dimanche, la paix. À part le ménage, la lessive, cuisine et vaisselle, repassage et peut-être couture, faut voir. La routine pour Christiane, depuis que la daronne perd la boule.

Le médecin a diagnostiqué « sénilité précoce ». Christiane ne connaît pas les aboutissants ni l'échéance, elle peut juste imaginer la cause : chronologiquement, ça s'est déclenché chez sa mère deux ans pile-poil après la mort de son mari, y'a pas de hasard.

Un roc, le pater, capable, dans son atelier d'ébénisterie rue des Tanneurs, de porter à

lui seul une armoire lorraine. Et puis au mois d'août 1955, trempette dans la Moselle avant la grillade saucisses côtes de porc, le colosse est parti la semaine suivante en trois jours, polio, coma, paralysie générale, cimetière.

Christiane se rappelle, le poumon d'acier à l'hôpital Bon-Secours, son père inconscient déjà dans le sarcophage, le bruit des pompes et du système de ventilation artificielle aussi choquant que le mutisme du praticien.

La mère ne s'en est jamais remise, des périodes où ça va et tout à coup elle déraile, boucle ses bagages en pleine nuit, veut quitter Metz et rejoindre en Normandie ses parents décédés il y a un bail.

Alors s'amuser, profiter de l'existence comme toutes les filles de son âge ? Pour Christiane, les occasions sont rares : en plus de la mobilisation que nécessite sa présence aux côtés de la mère, son emploi à la Manufacture des tabacs lui bouffe quarante-six heures

hebdomadaires, ça laisse peu de place à la fantaisie.

Heureusement, moyennant quelques francs, une cousine vient de temps en temps la relayer à la maison et Christiane peut s'entraîner au club de majorettes ou un week-end sur deux, s'offrir le *Kursal*, un des établissements messins organisant chaque dimanche un après-midi dansant.

La grande formation attractive de Robert Duval y mène le bal : twist, mambo, madison, hully-gully, Christiane est une danseuse accomplie mais quand arrive la série des slows et que des gars l'invitent, elle décline poliment.

Les mâles éconduits la prennent pour une bêcheuse. En réalité, les quelques aventures peu concluantes qu'elle a vécues jusqu'à présent, des choses plus intimes aussi qu'elle garde enfouies en elle, ne l'inclinent pas à céder au premier venu et, confrontée au jeu de la séduction, elle se sent par trop désarmée.

Une gabegie, parce qu'elle a vraiment du chien, pas le genre blonde glamour à la Martine Carol, plutôt brune pétillante. Un visage harmonieusement dessiné, yeux marron foncé, petite bouche gourmande, cheveux coupés en frange sur le front avec les mèches du bas en accroche-cœur sur la joue. Lorsqu'elle se regarde dans la glace, elle aimerait avoir plus de poitrine et elle a tort, le galbe est gracieux, sans ostentation, Christiane est une belle nana.

Mais voilà, pas de quoi se vanter, sa vie sentimentale est proche du zéro pointé, vingt-deux ans et toujours vierge. À la Manufacture, entre collègues, certaines parlent de sexe à la pause, ça soulage des cadences ou de la tyrannie des petits chefs. Il y a les mal-mariées qui prétextent une migraine chronique dans l'unique but d'échapper au devoir conjugal, les célibataires en mal de compagnie et qui se font sauter sur le siège arrière d'une Panhard

Dyna Z, les filles qui après chaque rapport redoutent de tomber enceintes, celles qui sont passées par les faiseuses d'anges et qui en gardent un chagrin, lui, non périssable.

Christiane rit ou pleure avec elles, s'invente un amant ou quelque étreinte sauvage histoire de ne pas passer pour une pomme, ne succombant parcimonieusement au désir que sous les draps à la nuit tombée, quand elle rêve au prince charmant, celui qui un jour saura enfin conquérir son cœur et son pucelage.

– Christiane !

– Oui, maman ?

– Qui est-ce qui parle dans le salon ?

– Personne, maman, c'est la radio.

– Tu ne vas pas me faire croire que la radio parle toute seule !

Ça y est, c'est reparti pour un tour.

Jeudi 6 juillet 1961

Brochettes-merguez

À peine Noureddine a-t-il stationné son fourgon en bord de trottoir que, vitres baissées dans une Dauphine, des bidasses en goguette lui ont fait un bras d'honneur et crié « sale bougnoule ».

Noureddine n'en a cure, il sait bien que la faim n'a pas de patrie et que les crétins s'arrêteront un peu plus loin pour revenir sur leurs pas et s'empiffrer de ses saucisses et ses brochettes.

Il les accueillera avec son grand sourire numéro un estampillé Hollywood façon Clark Gable, quand celui-ci se penche par la verrière de son cockpit dans le film *Test*

Pilot. Parce que Noureddine est cool et que son seul karma, c'est la merguez : grâce à elle, il deviendra riche, voire célèbre.

Bien sûr, son oncle Yazid a été chic de l'adopter après qu'il s'était retrouvé orphelin, mais se contenter de le seconder à la boucherie, ça aurait manqué d'ambition.

La famille en a peu. Arrivée en Lorraine à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, elle a fait partie du flot des migrants maghrébins comptant s'établir et prospérer dans le bassin charbonnier de l'est de la Moselle.

Désillusion, l'Eldorado était noir de poussier. Une méchante pneumonie a contrarié la tentative de Yazid de se faire embaucher comme piqueur à la mine de Saint-Avold et il s'est résolu à intégrer la diaspora algérienne de Metz, près de trois mille coreligionnaires déjà regroupés dans le quartier du Pontiffroy.

La zone. Un entrelacs de ruelles, de taudis, des logements plus que vétustes, des condi-

tions d'hygiène plus que précaires et pour survivre, l'oncle s'est improvisé boucher.

Réservé à une clientèle presque exclusivement communautaire, son bouclard ressemble plus à un étal qu'à un véritable magasin, aussi Nouredine a récemment créé une filiale qui surpassera bientôt par son chiffre d'affaires celui de la maison mère : achat à la casse d'une camionnette Peugeot D3, réfection entière du moteur, découpage de la tôle arrière droite remplacée par un rabattant qui s'ouvre sur son commerce roulant. À l'intérieur, il a monté des casiers qui font face à un meuble en formica avec gril et évier incorporés, glacière alimentée par batterie. Enfin, il a rafraîchi la carrosserie bosselée en la repeignant au rouleau et, touche finale, un copain a calligraphié *Brochettes & Merguez* au dessus du hayon latéral, lettres rouges sur fond bleu.

Tous les soirs, il se stationne non loin du

pont Saint-Georges, un des plus vieux ponts messins enjambant la Moselle.

Finie la corvée des abattages clandestins dans la cour du tonton, Noureddine assure en aval, fabrication et revente ambulante, rien de sorcier : pour réussir une bonne merguez, hacher de la viande de bœuf ou d'agneau avec son gras, rajouter piment, cumin, poivre noir, sel, harissa, bien malaxer et embosser la chair dans des boyaux en intestin grêle de mouton, puis séparer en ligaturant par un nœud tous les dix centimètres.

En direct du Maghreb et au plaisir gustatif des Gaulois, par ici la monnaie ! Hors taxes, parce que non seulement Noureddine reverse son écot à Yazid mais il doit aussi payer l'impôt révolutionnaire, impossible là de surseoir, sous peine de se mettre sérieusement en danger.

– Non, la vie est trop précieuse, soliloque Noureddine. Vivement que la guerre s'arrête,

que l'Algérie gagne son indépendance et moi la mienne !

Il ne ratera aucune opportunité de sortir du ghetto et ça tombe à pic, il a entendu dire que Raymond Mondon, le maire de Metz, est lui aussi pour le changement. Sa devise *Voir grand pour demain* sous-tend un vaste projet de rénovation urbaine : éradication des quartiers insalubres, construction de buildings et d'ensembles à la pointe de la modernité.

Noureddine jubile : *Au palais de la Merguez*, en néons clignotants sur la façade de son négoce flambant neuf, ça en jetterait, non ?

Le carnet de Richard

Pour mémoire, notes consignées en prévision de mon compte-rendu de fin de stage. Depuis huit jours, je bosse au Républicain Lorrain. Formation incluse dans la dernière année de mon cursus étudiant à l'École de Journalisme de Strasbourg.

Le canard est tenu de main de maître par Marguerite Puhl-Demange, fille du père fondateur. (Une sacrée bonne femme, tout le monde file droit devant elle et elle exige même que les articles lui soient soumis avant publication afin d'en vérifier l'orthographe !)

Son immeuble abritant bureaux et rotatives, ce quotidien trône au milieu de la rue Serpenoise, principale artère commerçante messine. Par sa diffusion, il couvre l'ensemble de la Moselle et participe à la rivalité entre Metz et Nancy, car L'Est Républicain, lui, est principalement influent sur la Meurthe-et-Moselle.

La ligne éditoriale ? Plutôt conservatrice. Une entreprise familiale à l'écoute de la région, sans toutefois enfreindre les limites dans lesquelles peut s'exercer une liberté de la presse circonscrite par le pouvoir politique en place.

Après les recommandations d'usage m'appelant à la prudence en toutes circonstances, j'ai été bien accepté par les journalistes de la Locale qui m'ont collé à la rubrique des faits divers et des chiens écrasés. (Pas de honte, il faut un début à tout, dans dix ans je leur ferai la nique, grand

reporter de guerre ou éditorialiste au Monde ou France-Soir).

Metz est quand même moins attrayante que Strasbourg. S'enroulant paresseusement autour de la Moselle, elle possède quelques beaux édifices comme la cathédrale du XIII^e siècle, le théâtre à l'italienne ou la Porte des Allemands, mais la pierre jaune de Jaumont qui a été ici la matière première de la plupart des monuments est noircie par le temps, les intempéries et la fumée des cheminées. Météo maussade, beaucoup de pluie... et encore plus de trousions. Siège de la région militaire du Nord-Est, la ville garnison abrite son lot de casernes et la présence de tant de soldats, si elle fait le bonheur des commerçants, est parfois source d'antagonismes, que ce soit avec les jeunes du coin ou la population maghrébine des bas quartiers.

À ce sujet, Éric, le rédacteur de la page Culture, m'a fait quelques confidences que je retranscrirai dans mon compte-rendu :

Il y a encore peu, les conflits vécus par les Algériens mosellans n'étaient qu'intracommunautaires, deux mouvements clandestins, le FLN (Front de libération nationale) et le MNA (Mouvement national algérien) s'affrontant pour le leadership de leur combat indépendantiste. Une lutte acharnée si bien que, durant l'été 56, on a dénombré trois morts et une dizaine de blessés à Metz, des agressions perpétrées dans divers cafés ou même en pleine rue. Ça n'émouvait pas exagérément le bourgeois, sauf que le 14 septembre 58, rue Harelle, deux tueurs dessoudent un capitaine, lui, bien français. S'additionnant à la recrudescence actuelle des règlements de compte entre Algériens, cet assassinat a instauré un véritable climat d'insécurité auprès d'une partie importante de la population

locale qui, dixit Éric, « préférerait continuer de sommeiller en robe de chambre matelassée et charentaises ! » (Bon, à mon avis et c'est plutôt réconfortant, le gaillard est de gauche...)

Aujourd'hui, j'ai couvert un accident de triporteur dans la banlieue, un départ d'incendie dans une épicerie de la vieille ville, l'assemblée de l'Amicale de prévoyance de la Police et une remise de médaille à une mère de famille nombreuse. (La vie trépidante d'un aventurier modèle et moderne, suite au prochain numéro !).

Mardi 11 juillet 1961

Les charognards

Vérole, André ne s'est pas tapé l'Indo et l'Algérie pour se faire enfumer par une couille molle !

De rage, l'adjudant fait les cent pas dans son bureau. Impératif, nettoyer l'écurie : pas plus tard que cet après-midi, sitôt terminé le déchargement de leur matériel sur le quai du terminal, il va passer à la broyeuse le pétochard qui leur chie dans les rangers.

Il s'allume une Gauloise troupe, une autre dans la foulée et retrouve petit à petit ce qui pourrait ressembler à du calme. Oui, l'Indo, pense-t-il en feuilletant machinalement des dossiers qu'il parcourt sans les voir...

Ils ont morflé, là-bas, à l'autre bout du globe. La mousson, les sangsues, le paludisme, tous les nuisibles de la terre s'étaient réunis pour leur pomper le sang, leur foutre le foie en l'air ou leur ronger les os. Quatre ans à crapahuter dans les rizières après les Viets, des fourmis qui jaillissaient de leurs trous et les tiraient comme des lapins...

Les fossiles de l'État-major ont eu du mal à décoder : si on voulait niquer les niakoués, débile d'y aller la fleur au fusil, mieux valait confier le job à des unités spécialisées capables de les battre sur leur propre terrain.

À ce jeu-là, le 1^{er} RCP avait tenté d'ouvrir la voie. Premier régiment de chasseurs parachutistes, en cinq mots tout est dit. André vénère son arme, un corps prestigieux qui en Asie a tout pigé de la guerre antirévolutionnaire. S'approprier les stratégies de l'adversaire, camouflage, pénétration, on sulfate puis on décroche. Mais avant tout, mettre le paquet

sur le renseignement : comment faire parler les moins bavards, rares sont ceux qui gardent le silence après une séance de baignoire ou de gégène. Pas de limites lors des interrogatoires, pas de pitié envers des fumiers qui font sauter des bombes dans les cinémas ou les restaurants, déchiquetant femmes et gamins innocents !

Comme d'hab, les politicards ont démissionné, les députés cocos s'en sont mêlés, ça parlementait en secret avec Hô Chi Minh et résultat des courses Diên Biên Phu, le désastre !

Tout ce qu'ils avaient appris de l'Indo allait cependant leur servir en Algérie : la torture nécessaire, l'infiltration des groupes clandestins, les exécutions sommaires afin de terroriser les terroristes, la contre-guérilla comme arme de dissuasion massive...

Avec son régiment, André a participé aux opérations de répression dans le Nord-

Constantinois, à la Casbah d'Alger, au ratissage près de la frontière tunisienne et dans les montagnes des Aurès, mais là encore, les planqués du gouvernement et De Gaulle à leur tête les ont entubés profond...

Lever la crosse, demander pardon, abandonner l'Algérie française ? Dès le mois d'avril de cette année, le lieutenant-colonel Plassard, chef du régiment, s'est rangé du côté des colons insurgés et ses paras l'ont suivi comme un seul homme. Coup d'État, le putsch des généraux, insurrection ratée, les sanctions sont tombées sur la tronche des officiers et par mesure disciplinaire, le 1^{er} RCP a été rapatrié en métropole.

C'est tout frais, ça date de trois jours : André et ses soldats ont débarqué le 8 juillet gare de Metz au train de 23 h 30, direction le trou du cul du monde, la caserne Serret, à Moulins-lès-Metz.

Commentaires parus dans le canard local :

« Il est hors de doute que ces unités bénéficieront dans la ville d'un accueil des plus sympathiques. Les vieilles traditions militaires de la plus importante garnison de l'Est sont restées vivaces au cœur de bien des Messins... »

Allez-y, passez la pommade, les journaliers ! Quoi qu'il arrive, André ne retournera pas son treillis. Le béret rouge, la tenue léopard, personne ne les profanera, pas plus que l'insigne présent sur leurs fourreaux d'épaule représentant un épervier, toutes ailes déployées.

Eux, virilement, appellent ça « le charognard », mais voilà, paraîtrait qu'un empaffé de la compagnie serait plutôt du genre colombe.

André en a maté d'autres : à 15 h, dans son burlingue, cette flotte va déguster !

Ronéos

Ouf, Marcel a trouvé moyen de se garer devant le 32 bis de la rue Dupont-des-Loges. Ça n'a pas été coton, parce que question créneaux, la Traction Avant familiale, c'est pas de la 2CV ! Manœuvrer ses quatre mètres quatre-vingt-cinq de longueur nécessite une bonne dose d'huile de coude, mais Marcel assume : grâce aux trois strapontins repliables entre sièges avant et banquette arrière, cette limousine lui permet de transporter sa progéniture en toute sécurité.

Bientôt le départ direction l'île d'Oléron, des grandes vacances amplement méritées. Aujourd'hui, nonobstant, perspective moins

récréative, Marcel vient assurer sa délégation au bureau du SGEN : instituteur, il donne beaucoup de son temps libre à ce syndicat d'enseignants affilié à la CFTC.

Un coup d'œil au rétroviseur, un autre en sortant de la voiture, la précaution n'est pas superflue depuis qu'ils ont reçu une lettre de menace suite à la condamnation par le syndicat des agissements factieux pro-OAS.

La Centrale, en effet, revendique son attachement aux principes de l'autodétermination du peuple algérien et ça insupporte le corbeau qui dans son courrier les traite de « saloperies de rouges, enculés de traîtres ».

Tranquille, pas de soucis, la rue est déserte. Marcel grimpe quatre à quatre les marches boiteuses de l'escalier qui mènent au deuxième étage et, comme à chaque fois, il doit passer par l'enfilade des pièces abritant les différentes fédérations avant d'accéder à celle du SGEN, au bout du couloir.

Chez les mineurs ou les métallos, ça renifle la sueur et l'encre des ronéos, mais même parquet pour tout le monde, sonore, craquant, branlant. Marcel n'ose pas imaginer, si un jour il y avait le feu, l'immeuble s'embraserait, et eux avec.

– Oh, camarade, t'es pas encore à la plage ? le chambre Roger, dirigeant de la branche Métallurgie.

Accolade confédérée, puis Marcel rejoint sa permanence, fait la bise à la secrétaire et salue Paul, le coresponsable de la section messine.

Comme de coutume, Paul, fumeur de pipe invétéré, envahit l'espace de ses volutes aux effluves de pain d'épice poivré. Dure épreuve pour Marcel qui, il y a un mois, a décidé de limiter sa consommation de Gitanes.

– Tu es au courant ? demande Paul en tirant nerveusement sur sa bouffarde. Dès le lendemain de l'arrivée des paras à la caserne de Moulins-lès-Metz, cinq des leurs ont envoyé

deux Algériens à l'hosto ! Hier, rebelote, un Arabe tabassé à coups de ceinturons, un autre agressé par une dizaine de militaires et cette nuit, il fallait s'y attendre, un sergent s'est fait démonter par plusieurs Maghrébins qui lui sont tombés dessus dans le quartier de la gare ! Total, le téléphone n'arrête pas de sonner, des adhérents qui en ont ras le bol des options legalistes du syndicat, et qu'est-ce que tu veux que je leur raconte...

Les positions des instances nationales, Marcel, lui, les approuve pleinement : sans verser dans un antimilitarisme primaire, il est sincèrement pacifiste, une conviction ardue à défendre face à la meute des bellicistes qui pullulent actuellement.

Ce qu'il a vécu de la Deuxième Guerre mondiale ne l'aura pas fait changer d'avis et puis, après tout, c'est aussi les chromosomes, c'est dans ses gènes, il n'a aucune appétence pour les inclinations martiales...

– Ça ne sent pas bon, dit-il. Si en plus, il faut se coltiner avec nos militants, on n'est pas rendus !

De l'air frais, de l'oxygène, iodé de préférence ! Marcel a hâte de convoier sa famille à destination de la côte Atlantique, ils planteront leur tente en lisière d'une forêt de pins, le matériel de camping est déjà chargé dans le coffre de la Traction.